

*La correspondance Daniel et Marianne Halévy - André Spire*¹

Une amitié paradoxale ?

Roland Roudil

C'est l'intérêt même d'une correspondance de pouvoir nous faire découvrir l'originalité d'une amitié et la période historique dans laquelle elle prend place. Marquée par la franchise dès qu'elle s'inscrit dans la durée – comme c'est le cas ici entre André Spire et Daniel Halévy – elle reste un moyen privilégié pour le lecteur de saisir les ressorts de l'âme humaine et voir comment entre deux êtres se partagent les idées et s'expriment estime et attachement.

Les seules lettres cependant ne suffisent pas à rendre la richesse de la relation dans toute la variété de ses multiples reflets. Pour la faire revivre, encore faut-il restituer, derrière ces traces éparses que sont des morceaux de papiers échappés de l'oubli ou de la destruction, la continuité de l'échange ; l'éclairer en profondeur en recourant aux journaux intimes et donner enfin du sens aux événements en les insérant dans le flux du temps historique. C'est ce que fait avec talent et érudition Marie-Brunette Spire-Uran qui a su dans une longue préface camper les personnages et planter le décor ; révéler au lecteur tous les enjeux d'une situation grâce à des notes à la fois nombreuses et précises ; faire revivre une époque enfin en illustrant l'édition de la correspondance de fac-similés d'articles de journaux, de cartes postales, de photographies... Le recours aux mots laissés sur un bloc-notes, aux dédicaces, aux notes de lecture, aux lettres d'amis ou de membres de la famille permettent grâce à ces éclairages croisés de révéler au fil des pages sinon le secret de l'être du moins une partie de sa complexité.

Les arcanes de l'amitié

À titre d'exemples, les lettres (au nombre de 253) entre André Spire et Marianne Halévy, l'épouse de Daniel, en disent autant sur la nature de la relation entre elle et lui et sur l'amitié entre les deux hommes (445 lettres) que sur l'état amoureux du ménage. C'est ce que montre cette étonnante question que Marianne dit avoir posé un jour à son mari et

qu'elle rapporte dans une lettre à l'ami de Daniel : « Pourquoi, écrit-elle, chaque fois que je vois Spire, je t'aime davantage ? » (2 décembre 1914, p. 683)... Les confidences de Marianne sur son mari peaufinent ainsi les portraits brossés à grands traits dans un premier temps par les lettres entre Spire et Halévy : derrière l'intellectuel brillant, mondain, curieux de tout et en recherche de reconnaissance (légion d'honneur, Académie française) se révèle chez Halévy un être absent en ménage et peu ouvert envers sa compagne. Le croisement des lettres aux destinataires et leurs réponses montre au grand jour les recoins les plus profonds de la vie intime.

Pour ce qui est de la vie intellectuelle, cette correspondance, qui révèle en ce début de siècle des regroupements d'hommes de lettres et de penseurs (autour des *Cahiers de la Quinzaine*, de *Pages Libres*, de la NRF, de les *Décades de Pontigny*...), fait état d'un nombre non négligeable de conflits aboutissant parfois à des ruptures. Spire rompt avec Péguy (« J'ai l'impression que s'il me roule, il me méprise, et que s'il sent que je me débrouille sans lui, il m'estime » (28 novembre 1908, p. 459) ; s'éloigne de Georges Sorel, de Charles Guieysse et de Maurice Kahn de *Pages Libres* ; trouve Tharaud de plus en plus suspect... alors qu'Halévy fait preuve d'une remarquable sérénité quand Péguy dans *Notre Jeunesse* réagit violemment à la façon dont son ancien camarade de lutte avait jugé l'Affaire Dreyfus dans *Apolo-gie pour notre passé*. Il écrit dans son Journal : « J'ai été ennuyé d'abord, très ennuyé » avant de reconnaître : « ...je l'aime beaucoup, c'est un beau paysage, une grande force » (août 1910, p. 539). Même s'il ne paraît plus aux réunions du jeudi à la boutique de la rue de la Sorbonne, « [son] admiration resta acquise et fidèle », notera-t-il plus tard². Ce par quoi le lecteur déduit que Spire est assurément moins conciliant qu'Halévy. Les faits bruts du tumultueux conflit Péguy-Halévy rapportés par les lettres – d'ailleurs peu nombreuses et qui se limitent à quelques allusions – suscitent

1. *Daniel et Marianne Halévy – André Spire Correspondance 1899-1961 – Des ponts et des abîmes : une amitié à l'épreuve de l'histoire*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Brunette Spire-Uran, Champion, 2020, 1152 p. Je remercie Claudine Delphis pour la relecture de cet article.

2. *Dans Péguy et les Cahiers de la quinzaine*, cité par Robert Burac, *Œuvres en prose complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p. 1535. Quatre ans plus tard, en 1914, dans *Quelques nouveaux maîtres*, son admiration reste intacte.

des recherches de la part de l'éditrice qui apporte des précisions concrètes sur la personnalité des deux épistoliers et sur la nature de leur relation, faite de pas de deux mais aussi de reculades. L'attitude carrément réactionnaire d'Halévy à partir de 1932, sa conviction que les Juifs ne doivent pas avoir d'activité militante d'ordre politique, puis son soutien à Pétain auraient dû faire rompre le fondateur de *La Palestine nouvelle* avec celui qui déjà écrivait en 1908, dans *Pages Libres*, s'adressant à lui : « Je n'aime pas beaucoup votre sionisme » (7 novembre 1908, p. 485). Les effacements progressifs de Spire dans sa relation avec Halévy ne sont jamais définitifs : tout comme celui de Péguy dans le champ visuel d'Halévy, ils sont là au contraire pour éviter la rupture définitive et préserver un attachement indéfectible à l'ami de jeunesse, tout autant qu'à un souvenir.

Dans la relation épistolaire, il arrive que la grande vieillisse peaufine l'image publique de l'écrivain et que la mort, dont on sait qu'elle transforme la vie en destin, profite de l'occasion pour apporter une dernière touche à la personne qu'elle emporte, laissant le lecteur sur une bonne et définitive impression, celle que retiendra peut-être la postérité. C'est un peu le cas dans la dernière lettre reproduite de Daniel Halévy à André Spire du 29 décembre 1961, rédigée un an avant sa mort. Elle permet à l'éditrice de la correspondance, dans deux longues notes infraliminaires, de citer des souvenirs inédits de Spire et offrir aux figures des deux amis des traits déterminants : celui-ci, 93 ans écoute Halévy, 89, qui « passe » à la radio : l'historien devient sourd et aveugle, il a perdu de sa vigueur, parle d'une voix rendue audible, nous dit Spire, grâce « aux moyens d'amplification tels, qu'elle peut revigorer les voix les plus faibles » (10 mars 1961, *ibid.*). On sent l'auditeur ému par cette apparition radiophonique. Deux mois plus tard, lors d'une visite à Halévy, celui-ci se lance dans une « autocritique » de ses ouvrages qui lui paraissent « bien qu'il ne partage pas son avis sur quelques-uns d'entre eux – d'une étonnante lucidité » (25 mai 1961, *ibid.*). S'ensuivent des échanges de souvenirs sur Dante et Romain Rolland (sur lequel nous reviendrons) : Halévy est affaibli mais, poursuit Spire, il « raconte, résume, comme s'il l'avait lue hier, l'histoire de mon *Samaël* » ; ailleurs il « comprend mal ou ne se souvient pas » (p. 1073)...

Combats communs et tensions

Deux hommes d'origine sociale différente s'échangent des lettres dans la France du 20^e siècle, de 1899 à 1961, c'est-à-dire de l'Affaire Dreyfus à la Guerre d'Algérie. L'un est le fils du célèbre librettiste Ludovic Halévy. Auteur d'essais, d'ouvrages d'histoire et d'études sur Péguy, Nietzsche et Proudhon, il vivra de sa plume dans un milieu parisien d'écrivains et d'artistes ; l'autre, issu d'une famille israélite propriétaire d'une manufacture de chaussures à Nancy, est un poète et militant, fonctionnaire au ministère du Travail, puis de l'Agriculture, après être passé au Conseil d'État.

Deux hommes de tempérament opposé : Halévy, porté au compromis, épris des idées, mondain et conservateur ; Spire, combatif, politiquement engagé et adepte des sports de plein air.

Ce n'est pas le moindre intérêt de cette correspondance de permettre au lecteur de découvrir deux personnalités aussi différentes à travers leurs combats communs en faveur des Universités Populaires, à travers la naissance et l'essor jusqu'à la disparition de ces idéaux qui animèrent la vie intellectuelle des années d'avant-guerre. Après l'affaire Dreyfus, voilà la nouvelle cause autour de laquelle ils vont unir leurs forces. La conviction que le progrès moral et social repose sur l'éducation du peuple les rapproche des quartiers les plus pauvres de Paris où sont organisées conférences, soirées-théâtre et visites commentées de musées. C'est autour de la presse ensuite, que se renforcent leurs liens puisque ces activités d'action sociale sont indissociables de leur collaboration à *Pages Libres*. Leur engagement s'étend aux *Cahiers de la Quinzaine* ; à *Correspondance*, le bulletin de l'Union pour la Vérité de Paul Desjardins, pour Halévy. Et pour Spire à *l'Effort (libre)* de Jean-Richard Bloch. Autant de lieux où se confrontent et vivent les idées et où se conforte leur amitié. C'est là un des moments les plus riches de la correspondance (500 pages) et de leur relation (15 ans sur plus de 60). Après la guerre, l'implication des deux hommes dans l'action sociale suit des chemins différents.

Dans cette effervescence idéologique et éditoriale de l'avant-guerre, il n'est pas étonnant de voir se manifester, au détour d'une lettre, à la faveur d'une note, à propos d'un personnage ou d'un événement la présence de Romain Rolland, ne serait-ce qu'aux *Cahiers de la quinzaine* de l'incorruptible Péguy, où se croisent Halévy et Spire mais aussi Tharaud, Sorel et Benda et bien d'autres. Pour ces acteurs de la vie intellectuelle d'avant-guerre, les occasions ne manquent pas de s'interpeller, d'échanger des points de vue par livres ou articles interposés avant de prendre parfois des routes divergentes. L'édition de Marie-Brunette Spire-Uran, qui fourmille d'annotations diverses, parfois très développées sur des questions précises, livre ainsi des informations essentielles, notamment sur la position de nos deux écrivains face à l'attitude de Romain Rolland pendant la guerre.

Correspondances rollandiennes

La précédente correspondance entre Jean-Richard Bloch et André Spire présentée par Marie-Brunette Spire-Uran, avait déjà fait connaître quelques lettres de Romain Rolland à celui-ci. La réception par Spire des idées de l'auteur de *Au-dessus de la mêlée* telle qu'elle se manifeste dans sa correspondance avec Halévy, donne épaisseur et vitalité à ce réseau d'intellectuels confrontés au premier conflit mondial. Spire qui n'est pas belliciste mais pas pacifiste non plus, réagit ainsi à la lecture de « Pro Aris » : Rolland, de

Suisse, s'en prend dans ce texte à la doctrine du Salut Public, qui justifie tous les crimes et toutes les guerres, l'actuelle Guerre du Droit notamment, mais pour Spire l'écrivain exilé se donne le beau rôle en se montrant aux côtés de « notre Péguy » dans l'Affaire Dreyfus. « Lisez dans Romain Rolland *Au-dessus de la mêlée*, écrit-il à Halévy. On dirait qu'il a pris parti dans l'affaire Dreyfus. S'il avait écrit ce livre en France, ce serait généreux. Mais l'aurait-il écrit s'il y avait été ? » (26 décembre 1915, p. 775). Dans une autre lettre, au traducteur Charles Reber cette fois-ci (8 septembre 1919), sont exposées les raisons pour lesquelles Spire n'approuve pas Rolland dans son exil au bord du lac Léman. D'abord la patrie est une famille à laquelle on est définitivement lié et ses douleurs ne sont en rien comparables à celles que l'éprouve pour les familles voisines qui vivent les mêmes douleurs mais qui sont ses ennemies. Romain Rolland surestime par ailleurs le pouvoir des élites auprès des peuples, qui les ignorent ; en troisième lieu, il n'aurait pas dû rester en Suisse : sa voix en France aurait compté auprès de ceux qui défendent les valeurs de l'Humanité ; enfin, il a tort de croire que les Allemands puissent se révolter contre le militarisme prussien. Et Spire de conclure : « Ce qu'il y a de triste c'est que parmi les amis de R. Rolland il y a la pire gendeletraille de ce temps : les embusqués cultivés, les lâches, et les écrivains qui spéculent sur la douleur du peuple, sur ses fatigues, sur son martyre pour obtenir les grands tirages : bourgeois à rebours, Rostand, Richepin retournés. » Reste à savoir qui est visé derrière ce terme de « gendeletraille ». La correspondance ne dit pas tout et sait garder ses secrets !

Daniel Halévy de son côté n'est guère plus tendre avec « l'exilé suisse » mais garde toujours le sens de la nuance. Après la lecture de l'article « Le Meurtre des élites », il confie à son Journal : « Rolland, si humain, si doué pour sentir et faire sentir les émotions simples et communes à tous, gâte son humanité par l'amertume qui lui vient de son orgueil, de sa volonté fatigante d'être prophète et d'être seul. Il a observé que tous les grands hommes ont été seuls, or il a résolu d'être un grand homme, donc il s'isole. Il s'isole de son peuple, en cet instant où la simple décence conseille le partage et la compassion. *Le meurtre des élites*. Rolland parle en intellectuel, en professeur, en prêtre. » (écrit le 18 juin 1915, p. 724).

À la lecture de ces considérations, il n'est pas étonnant que Gaston Thiesson, qui dès 1915, collecte pour Romain Rolland, accusé de défaitisme, des messages de soutien, n'ait pas obtenu l'accord des deux hommes. Henri Massis,

l'auteur de *Romain Rolland contre la France*, aura plus de chance que lui puisqu'il recueillera la signature d'Halévy lorsque l'intellectuel de l'Action française publiera dans *Le Figaro*, après la guerre et en écho au manifeste de Rolland paru dans *L'Humanité* (26 juin 1919)³, son « Manifeste pour un parti de l'intelligence de l'esprit » (19 juillet suivant). Halévy, dans une vision sans pitié, commente ainsi le texte de Rolland dans son Journal : « Lui aussi combine des alliances. Tout idéalisme est lié à une hypocrisie. Sa méthode, c'est l'anathème et le messianisme. La méthode de l'autre groupe [Massis], c'est l'érudition et la méditation » (9 juillet 1919, cité dans la Préface, p. 105)

Voilà qui est dit sans ambiguïtés. Quant à Spire, alors que la presse se déchaîne quasi-unanimement contre Rolland-Ganelon dans des « cocoricos et des cris de paons » (à Halévy, 30 septembre 1914, p. 665), il désapprouve la « Lettre ouverte à M. Romain Rolland » de Julien Benda, paru dans *L'Opinion*, le 19 février 1916 : « Je n'aime pas beaucoup son article sur R. Rolland. Il est surtout inutile. R. Rolland est assez attaqué pour qu'on le laisse tranquille. » écrit-il à sa mère (1^{er} mars 1916, p. 776). Et lors d'une de ses dernières visites à Halévy en 1961, dont il a été question plus haut, il revoit sa position prise pendant la guerre et reconnaît : « dans l'état d'esprit, très anti-germain où j'étais alors, j'avais mal compris l'attitude de RR » (p. 1072). Concessions, remise en cause et aveux auxquelles notre époque nous a déshabitués⁴...

Cette correspondance, qui fait revivre sous nos yeux les pratiques et les codes relationnels d'une époque disparue, nous rappelle la toujours possible capacité de tolérance entre les êtres au-delà des divergences d'opinion et de sensibilité. Il est heureux que des chercheurs, en des temps troublés par la vitesse, l'émotion et la violence, prennent le temps, avec sérieux et clarté, de nous le rappeler.

Lettre de Gaston Thiesson⁵ à Daniel Halévy, p. 773-774

Bosc-Roger-en-Roumois (Eure)

24 août 1915

Monsieur,

Si je ne me trompe vous avez publié avant la guerre un livre dans lequel vous parlez de Romain Rolland⁶. Je ne l'ai malheureusement pas lu. Mais comme je crois que vous admirez Rolland je me permets de vous adresser ces quelques lignes.

Puisque vous êtes mobilisé vous n'avez certainement

3. Connue sous le titre « Déclaration d'indépendance de l'esprit ».

4. Spire a participé au *Liber amicorum* à l'occasion des 60 ans de Rolland et l'a défendu contre les accusations d'antisémitisme dans « Romain Rolland fut-il antisémite » (article publié par les *Lettres françaises*, 23 décembre 1951, repris dans *Souvenirs à bâtons rompus*, Albin Michel, 1962, p. 199). Quant à Halévy il lui avait consacré en 1914 une étude dans *Quelques nouveaux maîtres*.

5. Gaston Thiesson (1882 – 1920), peintre néo-impressionniste de l'École de Crozant, ami de Jean-Richard Bloch. Il décide de soutenir Romain Rolland à la suite des attaques dont il fait l'objet en France et lui rendra visite à Villeneuve (Suisse) en septembre 1915. Voir Roland Roudil, « Lecture et écriture de l'amitié dans la correspondance Romain Rolland - Gaston Thiesson Roland », *Cahiers de Brèves*, n°29, juin 2012, p. 20-21.

6. Daniel Halévy, « Quelques nouveaux maîtres », Moulins, Les Cahiers du Centre, 1914.

pas pu vous procurer les beaux articles de R. Rolland sur la guerre – d’ailleurs difficiles à trouver⁷, puisque la censure le [sic] mutile outrageusement.

Vous en connaissez les fragments publiés par les journaux⁸ et vous savez comment a été calomnié le seul écrivain français qui ait osé élever la voix pour prononcer de nobles paroles.

Le mois dernier Massis a fait paraître une brochure : R. Rolland contre la France⁹. J’ai protesté contre cette chose injurieuse dans la Guerre sociale du 15¹⁰, mais j’ai pensé qu’une protestation collective venant de mobilisés aurait plus d’autorité.

J’ai donc écrit à mes amis et leur ai envoyé « Au dessus de la mêlée », un des premiers articles de Rolland, en leur demandant un témoignage en sa faveur.

J’en ai déjà reçu quelques-uns : Vildrac, Bazalgette, Bloch, Durtain, Chennevière, Mercereau, Chateaubriant, Copeau, Chabaud [Auguste Chabaud, peintre] sont les plus connus des mobilisés à qui je me suis adressé.

Quand j’aurai reçu tous ces témoignages ils paraîtront sans signature dans L’Humanité avec une courte introduction que je signerai¹¹.

Voulez-vous vous joindre à nous. Soyez assez aimable de me répondre si je peux vous envoyer « Au-dessus de la mêlée ». Je n’osais pas vous écrire. Mais la grande admiration que j’ai pour votre Vie de Nietzsche que je relis souvent m’a donné de l’audace.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments sympathiques.

G. Thiesson
(Fonds Daniel Halévy, BnF)

« Les réponses d’AS et de DH n’ont pas été retrouvées, mais dans son *Journal de guerre* Romain Rolland rapporte à la date du 11 octobre 1915 “les témoignages d’intellectuels les plus ardents à me défendre” et ajoute : “Ont refusé de s’associer à cette manifestation Spire et Daniel Halévy.” (JAG, p. 539) » (M-B Spire-Uran).

Lettre de André Spire à Charles Reber¹² 8 sept. 1919, p. 775

« André Spire s’explique longuement sur ce qui le sépare de Rolland depuis son exil volontaire. Au-dessus de la mêlée était une erreur dit-il :

“C’est comme s’il avait dit à sa famille en deuil : vos douleurs ne me font pas plus de peine que toutes les dou-

leurs de toutes les familles du voisinage. Une famille ne le comprendrait pas ; comment une patrie le comprendrait-elle ? Il a commis une autre erreur : celle de croire qu’une fois la guerre déchaînée l’élite pouvait être écoutée de la foule. La guerre est le domaine de l’homme moyen. C’est l’homme moyen de l’Entente qui se bat contre l’homme moyen du Mittel Europa. Les chefs de chaque groupe se font aussi moyens que possible au moins dans leur langage pour parler à leurs peuples par l’intermédiaire des parlements ou de la presse. Voilà ce que Romain Rolland a méconnu. Il a cru qu’il suffisait de s’adresser aux élites des deux groupes pour que les peuples posent les armes. Les peuples ignorent les élites, qui d’ailleurs n’ont aucun contact avec lui. C’est vraiment extraordinaire que R. Rolland n’ait pas senti cela tout de suite.

Une autre de ses grandes fautes c’est de ne pas être revenu ou resté en France. [...] il aurait vécu au milieu de nous pendant nos premiers deuils, nos premières angoisses, cela lui aurait fait comprendre certaines nuances de l’âme actuelle de la France qui lui échappent et il n’aurait justement pas pu commettre les quelques fautes de tact qui lui ont fait tant de tort. Ah ! S’il était resté, quelle puissance il aurait actuellement chez nous, lui la grande force libérale autour de laquelle se grouperaient non seulement les littérateurs d’avant-garde et les partisans du moindre effort, mais tous ceux qui aiment à la fois la France et l’esprit de la Révolution, l’Humanité.

Et maintenant, comment croit-il que le peuple allemand puisse se soulever ? Et s’il se soulevait, ne serait-ce pas méprisable, lui qui a accepté les ordres de son gouvernement pendant les années de victoire ? [...]

[Malgré ces erreurs] nous espérons bien qu’il nous aidera à crosser la bourgeoisie et la gendeletraille qui n’a pas changé et ne changera jamais. Ce qu’il y a de triste c’est que parmi les amis de R. Rolland il y a la pire gendeletraille de ce temps les embusqués cultivés, les lâches, et les écrivains qui spéculent sur la douleur du peuple, sur ses fatigues, sur son martyre pour obtenir les grands tirages : bourgeois à rebours, Rostand, Richepin retournés”. »

Arch. André Spire.

juin 2021

Roland Roudil est docteur en littérature et membre associé au Centre d’étude des correspondances et journaux intimes de Brest. 1919-1944 aux Éditions Universitaires de Dijon Il dirige actuellement l’édition des œuvres complètes de Romain Rolland aux Classiques Garnier.

7. Les articles de Romain Rolland étaient publiés dans le *Journal de Genève*.

8. *L’Humanité*, *La Bataille syndicaliste*, *Les Hommes du Jour* notamment.

9. Brochure publiée chez Floury en 1915. Elle reprend 2 articles de Massis parus dans *L’Opinion* (« Romain Rolland ou le dilettantisme de la foi » et « Romain Rolland parle », du 30 août 1913 et 24 avril 1915) et reproduit à quelques lignes près et pour la première fois en France, le texte « Au-dessus de la mêlée ».

10. Lettre reproduite dans le *Journal des Années de Guerre*, p. 472.

11. Ces témoignages de soutien ne seront pas publiés dans *L’Humanité* mais dans *Les Hommes du Jour* et *La Revue mensuelle*.

12. Charles Reber (1897-1962), futur traducteur de Heinrich Mann et Joseph Roth. (NDLR)